Amélie Cordonnier

En garde

RENTRÉE LITTÉRAIRE Flammarion

Flammarion

En garde

De la même autrice

Trancher, Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019.
Un loup quelque part, Flammarion, 2020 ; J'ai lu, 2022.
Pas ce soir, Flammarion, 2022 ; J'ai lu, 2023.

Amélie Cordonnier

En garde

roman

Flammarion

© Flammarion, 2023.
ISBN : 978-2-0804-3157-8

Pour vous trois, qui m'avez demandé
de raconter cette histoire. La nôtre.

À mes voisin(e)s.

« On est toujours pris à son propre piège.
Et personne ne peut s'en sortir.
Nous grattons, nous griffons,
mais dans le vide. »

ALFRED HITCHCOCK, *Psychose*

Prologue

Séisme, explosion, incendie, j'ignore quelle image employer pour décrire la déflagration que fut cet événement, ce trou dans nos vies. Je dis cet *événement* et non cet *accident* parce qu'il n'a rien de fortuit. Nous n'en sommes pas sortis indemnes, nous n'en sommes pas revenus, pas vraiment. Une part de nous est restée là-bas, à cette époque où nous n'osions plus rire ni crier, et je n'arrête pas de me demander quelles séquelles les enfants en garderont. C'est pour cette raison que je ne décolère pas. Pour cette raison aussi que j'ai fini par céder et accepter de raconter ce qui nous est arrivé, il y a trois ans. Mon mari pense que cela me fera du bien. Moi j'espère juste que cela nous permettra de comprendre. Et de suturer les jours. J'ai longtemps tenté de brocanter mes souvenirs. J'ai voulu reprendre le cours de ma vie, passer à autre chose, faire table rase, tourner la page, toutes ces expressions faciles qu'on utilise comme si l'on

pouvait recommencer de zéro. Mais c'est impossible évidemment. Et tant mieux. Je ne veux pas m'en remettre de toute façon. Ce serait perdre la trace de ce que nous avons été et tuer ceux que nous sommes devenus, malgré nous.

Je vais narguer la honte, gratter nos plaies, extraire nos plus sales souvenirs des cellules gélatineuses de mon cerveau et les disséquer un par un. Ce ne sera pas de l'autofiction, ce sera de la vivisection. Je veux écrire cette histoire. Parce que c'est une expérience plus fervente et plus tranchante que l'oubli.

Première partie

Il faut que je raconte tout depuis le début. Le début-début, comme dirait Lou. C'est la seule façon de comprendre comment il est entré dans notre vie. Notre vie à quatre et chacune de nos quatre vies. C'est la seule façon d'expliquer comment il les a foutues en l'air, l'air de rien. Mais pour qui nous sommes-nous pris à croire que nous pouvions lutter face à lui, face à elles et tous leurs chefs réunis, tapis dans l'ombre sournoise de leurs bureaux ? Pour qui nous sommes-nous pris ? Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut que je raconte depuis la lettre. Ou plutôt les lettres, puisqu'il en a fallu une deuxième pour corriger la première. J'ai failli écrire pour *corriger le tir*, et c'est tout à fait ça. Fusil bien ajusté, œil sur le viseur avec nous quatre en ligne de mire. Cette lettre, je voudrais l'avoir égarée, perdue sous le canapé ou derrière un meuble de la cuisine, où

elle aurait glissé avant de prendre la poussière et d'être grignotée par les mites qui saccagent sans pitié nos pulls et nos t-shirts. Mais mangent-elles le papier ? Cette lettre, je voudrais ne l'avoir jamais ouverte. Peut-être ainsi ne se serait-il rien passé. Comme chez tout le monde, avant les mails, ma boîte débordait. Et pas seulement de publicités. Formulaires administratifs, quittances de loyer, factures de gaz et d'électricité, relevés bancaires, attestation de la Sécurité sociale, justificatifs de la mutuelle, PV, impôts, et au milieu de tout ça, des invitations, parfois même quelques cartes postales. Du courrier, j'en recevais des paquets. Mais de ce genre-là, jamais. Cette lettre enfouie dans la pile, par laquelle tout a commencé et à laquelle je n'ai fait que penser pendant des jours et des nuits, m'a cueillie. Je ne m'en suis pas méfiée, n'y ai pas tout de suite prêté attention, car rien ne la distinguait des autres, rien n'attestait son importance, ni tampon ni accusé de réception. Combien de temps m'a-t-elle sagement attendue ? Deux ou trois jours si j'en crois le cachet de la Poste. En l'ouvrant, je découvre qu'elle est datée du 8 juin 2020 et envoyée par le Centre d'action sociale de la Ville de Paris. C'est écrit en lettres capitales en haut à gauche. En dessous figure l'adresse : Service social de Proximité du 15e Arrdt 25, rue Falguière, 75015 Paris. Je vois très bien où il se situe. À deux pas

du musée Bourdelle où j'ai plusieurs fois emmené les enfants, petits, heureuse de les entendre s'exclamer devant les sculptures en bronze exposées dans le jardin intérieur puis de les photographier au côté du garçonnet nu de la *Première Victoire d'Hannibal*, dont ils ne se lassaient pas d'admirer l'aigle qu'il brandit victorieusement au-dessus de la tête, avant de s'amuser à singer sa pose, bras haut levés, visage de profil et bouche ouverte sur un large sourire.

La lettre paraît on ne peut plus officielle et n'a absolument rien de drôle. Pourtant je ris en la lisant, persuadée d'être menée en bateau. Oui, je vogue sur le voilier qui sert de logo à la Ville de Paris et d'en-tête à la missive. C'est une plaisanterie.

> Madame, Monsieur,
>
> Le service social de Proximité vient d'être saisis d'une information concernant votre enfant dans le cadre du dispositif parisien de protection de l'enfance*.
> Il est chargé d'évaluer la situation de vos enfants Lou et Gaël et de déterminer avec vous les actions d'aide ou de protection éventuelles dont votre famille pourrait bénéficier.

Dans cet objectif, Madame TRAJIC, assistante sociale, et Madame BRUNE, assistante sociale, vous rencontreront le :

Lundi 22 juin 2020 à 11 heures
Au : CENTRE D'ACTION SOCIALE
25, rue Falguière, 75015 Paris, Paris 15e
Métro : Falguière.

** en application de la loi 293 du 5 mars 2007 art. L221 réformant la protection de l'enfance.*

Le courrier est signé au feutre bleu par Mme Dagaubert et je me souviens de m'être bêtement demandé si elle avait mis sa culotte à l'envers. D'autres raisons me portent à croire à ce moment-là qu'il s'agit d'un canular. L'adresse sur l'enveloppe n'est pas la bonne, ce qui ne l'a pourtant pas empêchée d'arriver. La lettre est adressée à Monsieur et Madame Cordonnier alors que j'ai fait à l'ancienne, pris le nom de mon mari en l'épousant quand bien même je ne m'en sers qu'au pressing, pour signer le carnet de correspondance des petits et voyager avec eux en paix, sous un seul et même patronyme. Mes enfants ne se sont jamais appelés Cordonnier. Et mon fils ne se prénomme pas Gaël, comme indiqué, mais Gabriel. Non, décidément, ça ne colle pas. Je laisse tomber, pose la lettre dans un coin et passe à autre chose. Le soir,

je ne pense même pas à en parler à Alexandre, preuve que je ne me fais absolument aucun souci. Ce n'est qu'au deuxième courrier que je prends les choses au sérieux. Il arrive le surlendemain. Daté cette fois du 10 juin. À cette seule exception près, il me paraît parfaitement identique au premier. Mais mieux vaut vérifier. Dans ma tête s'allume un signal. Il me faut de longues minutes pour retrouver la première lettre enfouie sous une pile de journaux au pied du canapé sur lequel je m'affale. Mes mains tremblent en plaçant les deux feuilles côte à côte. Notre adresse a été modifiée ! Cette fois nous ne sommes plus domiciliés dans le 20e mais bien dans le 15e arrondissement, et cette correction me glace. Je me lance sans même m'en rendre compte dans un jeu des sept différences qui ne m'amuse pas du tout. Les autres erreurs subsistent. Le courrier est toujours adressé à M. et Mme Cordonnier. Mais mon fils a été rebaptisé Gabin. À part ça, le message reste le même. Mot pour mot. La faute d'orthographe n'a pas disparu. *Le service social de Proximité vient d'être saisis*. Le *s* me nargue, imperturbable et bien accroché, contrairement à mon cœur affolé que je sens pulser jusque dans mes doigts. Le rendez-vous n'a pas changé lui non plus. Même jour, même heure, Mesdames Trajic, Brune et Dagaubert à leur poste. Trois Parques prêtes à nous recevoir tous les quatre. À y regarder de plus près, je finis

par remarquer que la signature apposée sous le nom de la troisième s'est métamorphosée. Envolée, la mention P/o (qui signifie *pour ordre*, je l'ignorais alors) suivie de grandes boucles, grosses et grasses, totalement indéchiffrables (CGlLf ?) mais accompagnées d'un *f* aisément identifiable bien que barré trois fois par un épais feutre bleu, fier d'étaler sa bave. À sa place, quatre lettres noires, fines et sèches. Parfaitement droites. Pas soulignées. Sûres d'elles, autoritaires. Menaçantes déjà. Pourquoi ? Cette question-là aussi m'a hantée jusqu'à ce que la secrétaire finisse plus tard par m'expliquer que la première lettre avait été envoyée sans la validation de Mme Dagaubert, obligée de remettre les choses à l'endroit. La sonnerie du portable n'interrompt pas mes angoisses. C'est ma mère, à qui j'expose l'affaire. Pour elle, pas l'ombre d'un doute, il s'agit d'une farce. Comment ça ? Ma chérie, voyons, dans *Un loup quelque part*, est-ce que tu ne racontes pas l'histoire d'une mère à la limite de la maltraitance ? Quelqu'un à qui aura déplu ton nouveau roman t'aura joué un tour, fait une mauvaise blague. Une blague dégueulasse alors ! Oui, on est d'accord, mais ne t'inquiète pas, téléphoneleur, tu seras rassurée. Je suis son conseil et appelle le numéro à contacter *en cas d'impossibilité de votre part*. 01 56 46 33 25. Ça sonne occupé. Je renouvelle mon appel des dizaines de fois et mon stress monte d'un cran à chaque nouvelle tentative.

Trois quarts d'heure plus tard, je suis dans tous mes états. La personne qui me répond enfin m'invite à ne pas quitter. Avant de s'excuser : Madame Trajic est en rendez-vous, mais je n'ai qu'à laisser un message, elle me rappellera dès que possible. La journée passe sans qu'elle le fasse. Je ronge mon frein, tous mes ongles, et peine à me détendre malgré la bouteille de blanc que débouche Alexandre quand il rentre enfin du bureau. Lui trouve ça comique que Mme Trajic ne donne pas de nouvelles, même s'il reconnaît qu'elle est vraiment facile, celle-là. Je tente à nouveau de la joindre le lendemain matin. En vain. Cette fois elle est en congé et ne sera de retour que lundi. Le week-end me paraît interminable. J'essaie de ne pas y penser, mais évidemment je ne pense qu'à ça et n'arrive pas à apprécier la fête de famille organisée par ma mère, qui s'efforce de me rassurer. Lundi à 10 h 15, je suis seule à la maison en télétravail quand s'affiche sur mon portable un numéro que je ne connais pas. Je sais que c'est elle, avant même qu'elle se présente. Bonjour, madame Trajic à l'appareil. Je m'assieds. Oui, j'ai bien reçu les deux courriers. J'explique d'entrée de jeu qu'il doit y avoir une erreur. D'ailleurs il y en a même plusieurs. Mme Trajic m'écoute les égrainer sans m'interrompre, mais le soupir qui lui échappe trahit son impatience. Elle admet que ces inexactitudes puissent me gêner, pourtant cela

ne change pas le problème et ne lui semble pas bien grave. De toute façon, les approximations orthographiques sont fréquentes dans ces cas-là. Comment ça ? Dans quel cas ? Mme Trajic m'explique que nos noms et prénoms ont été donnés le jour où a été passé l'appel et que… L'appel ? Quel appel ? Ma voix se brise tandis que les phrases du courrier sortent de sa bouche. En boucle. Le service social de proximité a été saisi d'une information et doit enquêter pour vérifier que les enfants ne courent aucun danger. Je remarque qu'elle évite consciencieusement l'adjectif possessif, dit *les* enfants, et non *vos* enfants, comme s'ils n'étaient déjà plus les miens. Comment ça ? Quel danger ? Un appel a été passé au 119, Mme Trajic ne peut rien me révéler de plus, désolée. Le 119… Ce numéro me dit quelque chose… Mais oui, je me souviens de cette campagne vidéo. Je l'avais trouvée terrible. On ne voit que le plan fixe d'une barre HLM, puis d'une meulière, d'un immeuble en pierre et d'un pavillon plongé dans la nuit noire, alors il faut imaginer ce qui se passe derrière les fenêtres éclairées à partir des cris, des pleurs, des hurlements. Et bien sûr c'est pire. Soudain je n'entends plus Mme Trajic au bout du fil mais l'effroi, le *Tais-toi, tais-toi* désespéré de cette femme à bout, le *Mais regarde-toi, t'es énorme* d'une mère, sourde à un *Arrête maman !*, et puis son humiliant *C'est pas ma faute, hein si t'es grosse*, et puis la porte

qui claque, et tout de suite après, sans nous laisser le temps de souffler, des sanglots étouffés, et puis un chuchotement dégueulasse *Faut pas le dire à papa-maman, hein*, *ce sera notre petit secret*, et puis sans transition un *Pourquoi ça t'amuse ?* et les coups qui pleuvent, la haine qui éclate, les cris, les claques en rafale, les *Aïe* d'un gamin en larmes, un *Arrête !*, un *Ne t'en mêle pas toi !*, un impuissant *Lâche-le !*, et puis une chaise et des claques qui tombent en même temps, des bruits sourds sur le plancher où un corps s'effondre, et puis des pieds, des mains, des poings qui tapent, doivent frapper le ventre, frapper la tête, frapper le visage, frapper partout pour qu'il n'y ait pas de jaloux. Je revois des cartouches blancs défiler à l'écran : Violences physiques, Violences psychologiques, Violences sexuelles, Pour arrêter ça agissez #EnfanceEnDanger, et puis une dernière inscription en rouge, cette fois : Dans le doute appelez le 119. Quelqu'un a donc eu un doute. Quelqu'un a eu un doute et a appelé le 119. C'est aussi simple que ça. Chaque jour des milliers d'enfants sont maltraités par leurs proches, rappelle le spot. Alors pourquoi pas les nôtres ? Il faut bien qu'ils vivent quelque part, ces gosses. Pourquoi pas chez nous ? Ça y est, j'ai saisi : quelqu'un nous a dénoncés ! Un signalement a été fait, me reprend Mme Trajic qui s'entête à n'employer que des formules passives. Mais quand ? Et par qui ? Je ne peux pas vous le

dire. Les signalements restent anonymes. Les gens qui appellent le 119 ne sont pas tenus de décliner leur identité, et quand bien même la personne qui vous a signalés l'aurait fait, je ne vous l'aurais pas révélée. Vous voulez dire que n'importe qui peut dénoncer anonymement son voisin ? Qu'entendre suffit à faire foi, à faire accuser ? La stupéfaction et la colère enrouent ma voix. L'appel ne date pas d'hier. Il a été passé il y a trois mois, en mars, durant le confinement, c'est la seule chose que daigne divulguer Mme Trajic. Le confinement… Ah, j'y suis. Soudain quelque chose cède en moi. Mes défenses s'effritent. Je tente de me calmer. Respire. Allez, respire encore. On ne se rend pas compte de ce que c'est, rester enfermés pendant des semaines, à quatre dans un appartement, sans balcon ni parc où aller se défouler et sans copains du jour au lendemain. L'âge de raison porte mal son nom dans de pareilles conditions. Cette période a été très dure, vous savez… Ma fille a beaucoup pleuré. Des crises de larmes et de colère tous les jours. Jusqu'à six par jour. Un genre de dépression. Je raconte mon bébé de sept ans, dévasté. Je décris sa détresse, son refus de s'habiller, ses journées ravagées, ses nuits hantées de cauchemars qui trouent les miennes et puis sa culpabilité, parce qu'elle s'en voulait, la pauvre… Je dis la vérité, je dis que moi aussi j'ai fini par craquer. Vers la huitième semaine à peu près. Entre les cha-